L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLÉANS, LUNDI MATIN, 24 JUILLET 1854.

CHRONIQUE LOCALE.

Prétendu comte de Nesselrode.

[illegible] se faisant appeler Harry Martin comte de Nesselrode, débarqua, il y a quelques semaines, à Baton Rouge et ne tarda pas à attirer l'attention des habitants de notre capitale. Hâtons-nous, cependant, de dire, pour expliquer l'incrédulité des sieurs possesseurs du capitole et des autres victimes de l'illustre homonyme du premier ministre de Nicolas, que l'adroit Harry était le type le plus parfait du chevalier d'industrie; beau visage, manières distinguées, abondance de phrases sonores, etc, etc, rien ne lui manquait. Nous allons le suivre dans ses pérégrinations.

Le dimanche matin, 2 du courant, Harry Martin descendit en grande pompe d'un bateau à vapeur venant de St-Louis et se fit conduire à "Harney House", à Bâton Rouge. Son premier soin fut d'adresser à M. Thos. B. R. Hatch, secrétaire du Gouverneur, un billet dans lequel il lui annonçait qu'il avait une lettre de recommandation pour M. Hébert, mais que Son Excellence ne se trouvant pas à Baton Rouge, il se ferait un véritable plaisir de se présenter chez son secrétaire. M. Hatch répondit aussitôt qu'il se tenait à sa disposition. Le comte, au bout de quelques instants, fit son apparition. M. Hatch le reçut avec une politesse exquise. Le lendemain, il témoigna le désir de voir l'asile des sourds et muets, le pénitentier et les casernes: M. Hatch, accompagné de M. Carrigan, surintendant des écoles publiques de l'Etat, lui fit visiter tous ces établissements et eut pour lui tous les égards que l'on doit à un étranger éminent qui veut connaître le pays et ses institutions. Dans le cours de la conversation, le prétendu comte dit qu'il n'était que depuis quatre mois en Amérique et, de fil en aiguille, manifesta un vif désir de visiter les plantations sucrières des environs, telles que celle du gouverneur Hébert, de l'ex-gouverneur Roman, de l'hon. Trasimond Landry et de M. Valcour Aime.

Deux jours avant son départ de Bâton Rouge, le comte pria M. Hatch d'aller avec lui à une des écuries de la ville, car il voulait, disait-il, louer un buggy, deux chevaux et un cocher. M. Hatch l'accompagna aux écuries de M. Morgan et le présenta à ce dernier. [illegible]

M. Hatch, en apprenant la conduite du comte, commença à concevoir des soupçons. Il alla aux informations, et quelle ne fut pas sa surprise en découvrant que l'illustre touriste, pour toute réponse au propriétaire de l'hôtel qui lui demandait le prix de sa pension, avait dit que M. Hatch acquitterait le compte. Un marchand, M. Goldmann, lui avait vendu une petite malle et des vêtements. "Ma grande malle, avait dit le comte, restera à l'hôtel jusqu'à mon retour." [illegible]

[illegible]

NESSELRODE.

[illegible]

Admis	535
Renvoyés guéris	418
Morts	21
Malades actuellement	534

Premier District.

[illegible]

Deuxième District.

[illegible]

Troisième District.

[illegible]

Mme Fitzgerald [illegible]

Le recorder, après avoir entendu les témoignages, a exigé de Crow un cautionnement de $1000 en attendant qu'il réponde, devant la Première Cour de District, à l'accusation d'enlèvement.

Quatrième District.

A BAS LE DRAPEAU.—Depuis quelque temps, un drapeau américain sur lequel avait été peints un cœur et une croix, flottait sur l'église et l'école des jésuites, dans la rue Laurel. Un grand nombre des citoyens du quatrième district, irrités à la vue de ce spectacle, s'en plaignirent hautement. Le Maire, apprenant l'effervescence qui régnait dans cette partie de la ville, fit avertir les jésuites de ce qui se passait. Ceux-ci ont immédiatement fait amener le drapeau.

BATAILLON D'ARTILLERIE.—La 4me compagnie du Bataillon d'Artillerie d'Orléans a procédé hier à l'élection d'un capitaine. M. J. L. LAMOTHE a obtenu la majorité des suffrages. La 6me compagnie a été [illegible] de M. [illegible] Derbès, [illegible]

LE CHOLÉRA.

Ce fléau continue à exercer ses ravages dans le nord et dans l'ouest. Les journaux de New York, du Kentucky, de l'Illinois, du Missouri et du Minnesota publient des listes funèbres qui témoignent douloureusement de l'intensité de la maladie. A Chicago, la ville la plus éprouvée de l'ouest, quatre sœurs de Charité, dont l'une, sœur Agathe, était la supérieure de l'ordre, ont succombé à l'épidémie.

Dans la petite ville de St-Paul, territoire de Minnesota, on organisait en toute hâte un hôpital pour les émigrans.

Plusieurs villes du Missouri ont beaucoup souffert du choléra.

L'épidémie sévit en ce moment avec une certaine violence à Montréal.

A New-York la maladie se termine presque invariablement par une congestion, plus dangereuse encore que le choléra.

A Chicago, dont nous parlons plus haut, le nombre des décès a été dans la première semaine de juillet de cent par jour et les entrepreneurs de pompes funèbres ne pouvant fournir assez de cercueils faisaient faire à l'aide de quatre planches de sapin des boites grossières dans lesquelles étaient déposés les cadavres. Plusieurs corps ont même été apportés au cimetière enveloppés de draps. Toutes les personnes qui n'étaient pas absolument obligées de rester en ville partaient pour la campagne. Le fléau a principalement atteint les émigrans.

HUGHES JAMBES DE FER.

Hughes, le célèbre marcheur, a entrepris récemment de marcher pendant *quatre-vingts* heures sans s'arrêter ni prendre un seul instant de repos. Il accomplit ce prodige! Il marchait sur une planche longue de quinze pieds, large de deux pieds et demi. Le plus grand marcheur d'Angleterre n'a pu dépasser soixante-huit heures. Hughes avait parié mille piastres qu'il irait jusqu'au bout. Il a dû, conformément aux conditions de la gageure, boire, manger, etc., *en marchant*. On calcule qu'il a ainsi parcouru sans s'arrêter environ soixante lieues ou cent quatre-vingt milles.

Un journal de la Californie raconte ainsi l'exploit accompli par Hughes:

Il y a longtemps qu'on a dit de l'homme qu'il était un mélange de bien et de mal, qu'il était petit, misérable, et en même temps, plus puissant que tout ce qui existe sur la terre. C'est en effet un étrange animal, il aime le merveilleux et lui sacrifie tout.

Il y a des héros dans tous les genres. M. Hughes est un héros dans un certain sens; il est le seul homme au monde qui ait fait une certaine chose, et de cette exception jaillit l'auréole modeste dont il jouit.

M. Hughes a marché pendant quatre-vingts heures consécutives sur une planche longue de quinze pieds, large de deux pieds et demi, sans s'arrêter pour satisfaire à quelque besoin que ce soit. S'étant mis en marche jeudi à 2 heures, il ne s'est arrêté qu'avant-hier soir dimanche à 10 heures. Le premier jour, l'attention publique a été pour ainsi dire nulle; le second jour elle a commencé à se manifester par des visites plus fréquentes; samedi les visites n'ont pas cessé; dans la nuit de samedi à dimanche elle a été la même; dans la journée de dimanche le nombre de curieux était si considérable que la circulation était interrompue dans la rue Commerciale. Mais l'émotion publique ne s'est révélée tout entière que dans la soirée de dimanche. La salle était comble; c'est tout au plus si la corde pouvait retenir le flot de curieux qui remplissaient le Mountaineer Saloon; il y avait du monde jusque sur les toits environnants. Chacun attendait avec anxiété la fin de ce drame; car c'était réellement un drame joué par un seul homme au nom de l'humanité. Nous en sommes certains, dans toute cette foule il ne se trouvait pas un être qui ne désirât le triomphe de M. Hughes. Pourquoi? C'est ce que nous nous sommes demandé. En voyant qu'un fait aussi simple produisait tant d'émotion, nous avons cherché à nous en rendre compte, et nous nous sommes arrêté à cette conclusion. L'homme aime le merveilleux; l'homme aime ce qui est rare, l'homme aime l'audace, il aime tout ce qui peut relever son espèce; il aspire à la plus grande somme de puissance possible, soit physique, soit morale; il aime tout ce qui est fort. C'est dans sa nature. En accomplissant une pareille chose, M. Hughes a fait preuve d'une force morale qui dépasse peut-être sa force physique. Il ne s'est point arrêté durant ces quatre-vingts heures, et le pari était des plus sérieux, quoi qu'en aient pu dire ou penser quelques personnes légères ou inconsidérées. Vers la dernière heure il était pénible de voir cet homme se traîner le long de cette planche, entendant à peine les paroles de ses amis qui cherchaient à le tenir éveillé, se laissant frictionner les mains et les jambes avec de l'alcool, luttant au nom de la volonté humaine contre les souffrances physiques les plus atroces qu'on puisse imaginer. Les docteurs médecins qui étaient présents redoutaient tous les symptômes perceptibles, craignaient que M. Hughes était de temps et d'un sujet à des crampes assez vives, et qu'il frappait du pied pour s'en débarrasser. La cessation de la circulation du sang, sa décomposition, la formation de caillots au cœur, et par suite une syncope mortelle, étaient réellement à craindre.

Vers la fin, la machine était comme morte, la volonté, elle aussi était toujours, parce que la volonté valait. Nous avons tous été impressionnés par ce spectacle, et nous avons trouvé la mesure de notre émotion dans le spectacle que nous offrait le triomphe de la force morale sur la souffrance physique. Cet homme a bien légitimement gagné les mille dollars du pari, et mille ou quinze cents autres dollars collectés à la porte.

William Hughes, né à Londres, est arrivé à New York il y a 17 ans. Il a de 30 à 40 ans, quoique de taille moyenne, il est très fort. Il est très doux, sobre et bonnête; n'ayant pas réussi dans les mines, il a eu recours à ses pieds pour gagner de quoi s'en aller revoir sa femme et ses enfants, qui habitent à Cambridge, près de Boston. Il a déjà accompli plusieurs exploits de ce genre, mais aucun d'eux n'approche du dernier.

Sur la route de Cambridge, près de Boston, il a fait 60 milles en 11 heures 45 minutes; entre Watson House et le pont de Cambridge, 70 milles en 13 heures; à la pointe orientale de Boston, 50 milles en 11 heures 40 minutes; à Washington Gardens, 400 milles en six jours; à Newport, 70 milles en 12 heures 20 minutes. Les 60 heures que vient de faire M. Hughes, dépassent tout ce qui précède, tout ce qui a été fait en ce genre, même les 1,000 milles en 1,000 heures, du capitaine Barclay.

Deux que le chronomètre qui servait de régulateur a marqué dix heures, les jurés ont donné le signal. Hughes a été enlevé par ses amis, enveloppé de couvertures de laine, transporté dans un établissement de bains ou il a été immergé dans du vin chaud; on l'a laissé que cinq minutes au bain; il a été de nouveau enveloppé dans des couvertures de laine et rapporté à Mountaineer Saloon, où il a été déposé sur un matelas. On lui a ensuite administré, c'est le mot, des intervalles de sommeil de dix minutes d'abord, de vingt minutes ensuite, toujours en augmentant la proportion. Si on l'eut laissé dormir tranquillement après son bain, il aurait pu s'endormir pour toujours.

Il y a quelque temps qu'un marcheur du même genre, en Angleterre, succomba vers la soixantième heure, et s'endormit d'un sommeil léthargique si profond, que la détonation de cent pièces d'artillerie ne l'aurait pas réveillé.

Ce qui a augmenté l'intérêt dont a joui cette merveilleuse excentricité, c'est qu'elle est, après tout, du caractère le plus innocent. Elle ne réveille point des instincts cruels comme la boxe, elle ne froisse point le spectateur, comme certains exercices physiques à l'occasion desquels le héros de la fête est toujours au moment de se casser les reins ou de se rompre le cou.

Il y a dans la marche monotone et silencieuse de l'homme, quelque chose de plus noble et de plus doux, et la part du moral, dans un exploit de ce genre, est excessivement large, qu'on en soit bien persuadé.

LES MODES A PARIS.—Nous lisons dans un des derniers bulletins de la mode:

L'inclémence de la saison a multiplié le nombre de ces pardessus luisants et imperméables qui donnent aux hommes l'aspect d'ardoises mouillées. Ce costume, vêtement à double face, témoigne des tendances économiques de notre époque. Jamais un homme de goût se couvrira de toile cirée; jamais il ne se travestira en coltis, pour ménager l'habit de son tailleur.

Mais il faut bien que les hommes soient économes, qu'ils vivent de peu. Qui payerait sans cela les foudroyantes, les fulgurantes toilettes que les femmes font aujourd'hui! Il se dépense à Paris plus de soieries en un mois, qu'autrefois dans toute une année; et ne croyez pas ce luxe de toilette soit réservé pour les concerts, les bals, les soirées, pour les solennités de l'Opéra! non; les plus belles étoffes qui puissent se rencontrer aux magasins du *Page* et qui, grâce à une conspiration flagrante des couturières, doivent fatiguer sur le sol leurs plis soyeux, vous les trouvez à la promenade, au Bois de Boulogne par exemple, à l'heure de l'exhibition du monde élégant; et ces robes que les femmes mettent à quatre heures et que trois heures plus tard elles s'empressent de quitter, sont traitées, le soir, en robes du matin répudiées et remplacées, pour l'éclat des bougies, par des robes plus belles encore. Les femmes de toutes les conditions, de tous les âges, sont toutes de soie habillées. Après cela, il y une raison à tout. Nous approchons de l'époque des orages; la soie est un mauvais conducteur de l'électricité, sous une robe de soie de quatre à cinq cents francs, on est à l'abri de la foudre.

LES PIEDS D'UNE FEMME ET LES VERS D'UN POÈTE.—Un soir, dans un salon de Paris, on présenta ce bout rimé à Hugo en exprimant le désir qu'il le remplit:

songe
pié
plonge
estropié.

Le grand poëte regarda les rimes, et mettant sur un papier le nom pris au hasard d'une des femmes présentes, il écrivit à madame ***:

Si Poch, le nain qu'on voit en songe,
Osait jamais mettre son pied
Dans le soulier où ton pied blanc se plonge,
Il en serait estropié.

Les yeux, à l'instant où on lut ce bout-rimé, se portèrent sur les pieds de la personne à laquelle le poëte l'avait adressée: les yeux du poëte lui-même; mais il n'était pas sans quelque inquiétude s'il n'avait jamais vu les pieds de celle qu'il venait d'élever à la hauteur de Cendrillon ou de Jenny Vertpré. Mais ce fut inutile; ni lui ni personne ne virent ce soir-là les pieds de madame ***, et bien plus, ni lui ni personne ne les virent plus jamais.

Moins libérale que Victor Hugo, la nature, qui s'était assez soigneusement occupée du visage de Mme ***, avait traité les pieds avec négligence.—Elle comprit que le poëte, dans sa magnificence, venait de lui accorder de petits pieds mignons; mais elle comprit en même temps qu'elle ne les avait pas et ne les aurait que dans l'empire des poëtes, là où ils peuvent régner dans les lettres-patentes,—dans les vastes et riches champs de l'imagination,—dans ce pays où vivent Desdémone, Mignon, Chimène, Julie, Manon Lescaut et dona Sol.—A l'instant même elle fit disparaître ses pieds et les envoya dans ce beau pays.—Cela coûta à son mari quelques aunes de velours et de satin tous les ans.—Mais elle eût été lors des pieds si petits qu'on ne les voit plus.

FEUILLETON.

LES MOHICANS DE PARIS.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

CHAPITRE VIII.

La Baguette Magique.

Ces traits, et d'autres semblables, loin d'indisposer contre Mina sa famille adoptive, ne faisaient, au contraire, que confirmer Justin et sa sœur dans la bonne opinion qu'ils avaient du cœur de la petite orpheline; au lieu de la blâmer, ils l'encourageaient à suivre l'impulsion de sa charmante nature, qui jetait quelques rayons de gaîté dans la maison; ils eussent voulu lui faire de tous ses travaux un plaisir, de tous ses jours une fête: ils savaient bien, ces cœurs purs, que l'enfance est un dimanche éternel!

Mais la mère était aveugle; la sœur, souvent malade; tous trois, besogneux.

Les parens ne pouvaient que donner leur tristesse à la petite fille; ce fut donc elle qui, par la grâce de Dieu, leur donna sa gaîté.

Elle finit par prendre dans la maison un si grand empire, qu'il en fut de la maison comme il en est de la nature au sortir de l'hiver: d'abord, nue et désolée, elle sembla renaître à la vie; et, peu à peu, sous une sève invisible, reprit des bourgeons, des feuilles et des fleurs.

Le maître d'école, malgré les efforts du vieux professeur,—et quoique, selon l'expression de celui-ci, il eût *coudoyé le monde*,—le maître d'école avait succombé dans cette lutte entre sa conscience et ses goûts, entre son devoir et ses désirs; il s'était, comme l'avait prédit M. Muller, fané au beau milieu du printemps de sa jeunesse; en trois années, il avait vieilli de dix ans.

Ce fut le contraire pour la petite Mina: à son contact la famille se réjouissait. C'est le propre, en effet, de l'insoucieuse enfance, de raviver et de rajeunir tout ce qui l'approche; partout où traîne sa robe blanche, l'herbe pousse, les boutons fleurissent!

Il y avait deux ans à peine que la petite Mina était dans la famille du maître d'école, et déjà la maison avait subi une transformation complète.

Une fois, elle avait été se promener dans la plaine de Montrouge, et, dans cette plaine aride, elle avait trouvé moyen de découvrir une douzaine de touffes de pâquerettes et de violettes sauvages.

Elle les avait déracinées avec un couteau, les avait mises dans son mouchoir, les avait rapportées à la maison, et madame Corby avait été bien émue de sentir sous sa main deux pots de fleurs qui lui rappelaient ce soleil qu'elle ne pouvait plus voir.

Une autre fois, c'était deux rosiers nains qu'un jardinier du voisinage lui avait donnés; elle les avait mis dans deux verres à boire, et les avait déposés sur la cheminée de Justin, tandis qu'il était sorti. Le soir, le maître d'école les avait trouvés à son retour, et il avait ressenti une bien douce émotion en regardant ces roses, qui lui rappelaient qu'il y avait, autour de Paris, un printemps à la robe fleurie dont il ne pouvait pas jouir.

La sœur Céleste avait eu aussi sa surprise; deux ou trois fois, devant l'orpheline, elle avait manifesté le désir d'avoir un petit chat, ne fût-ce que pour la distraire en amusant son fil, toujours si bien démêlé; un soir, elle fut bien étonnée, lorsqu'elle leva son oreiller, de voir sortir de son lit un petit chat tout blanc, avec un ruban bleu au cou. C'était encore Mina qui avait découvert ce chat, et qui lui avait fait un collier avec sa ceinture.

Chaque jour, c'était une imagination nouvelle, tout le génie inventif de l'enfance était concentré dans cette blonde tête, on eût dit que, pareille au zéphyr, elle ne respirait que pour animer le printemps, et faire fleurir autour d'elle les roses et le jasmin.

Aussi ne voyait-on plus que par elle, ne s'entretenait-on plus que d'elle: Mina par ci! Mina par là! Comme une note agréable et qui plaît à tout le monde, on entendait son nom retentir du haut en bas de la maison.

Si l'on avait un achat à faire, on s'en rapportait à son goût; un parti à prendre, à sa décision; un projet quelconque à accomplir, à sa volonté.

Elle était souveraine arbitre du petit Etat, elle gouvernait ses sujets avec son bon sens, son bon cœur et sa gaîté.

Aussi tous trois sentaient-ils et reconnaissaient-ils l'influence bienfaisante qu'exerçait sur eux cet enfant; la mort d'un des membres de la famille n'eut pas causé plus de douleur aux deux survivans que le départ de la petite fille ne leur en eût causé à tous trois.

Ils l'appelaient *l'ange de la gaîté*.

Et, en effet, c'était un enchantement de toutes les heures.

Un jour, elle était allée au bois de Meudon avec M. Muller et Justin;—c'était un dimanche, bien entendu;—elle aperçut à une douzaine de pieds, sur une branche, collé, comme d'habitude, au corps de l'arbre, un nid de pinsons. Sa convoitise s'éveilla aussitôt, et elle entreprit de prouver au vieux précepteur et à Justin que c'était la chose la plus facile du monde que de lui aller chercher ce nid, disant qu'elle savait *monter aux arbres*, et que, s'ils n'y allaient pas, elle allait y grimper elle-même.

Justin, dans sa jeunesse, avait pratiqué cet art, et ne l'avait certes pas oublié au point de reculer devant une si médiocre ascension, mais une chose le préoccupait: pour monter aux arbres, il fallait embrasser le tronc avec les bras et les genoux, et l'opération ne pouvait se faire qu'au détriment probable de la redingote du jeune homme et de son pantalon.

Justin se grattait l'oreille et regardait le nid.

Le bon professeur comprit ce qui préoccupait le jeune homme; il jeta à terre son chapeau à larges bords, et, s'adossant à l'arbre, joignit ses deux mains, et s'offrit en courte échelle à son élève.

Celui-ci demanda pardon de la liberté grande, monta sur ses épaules, leva le bras, atteignit le nid, et mit cinq pinsons entre les mains de la jeune fille, qui les reçut en sautant de joie.

C'est qu'il y a dans l'enfance une force si irrésistible, une volonté si impérieuse, une telle puissance de commandement, qu'il faut absolument lui obéir.

Ajoutons que c'est le propre des vieillards d'être plus tolérants pour l'enfance que les jeunes gens; sans doute, parce que les jeunes gens sont plus près et les vieillards plus loin de cet heureux âge.

Au reste, elle avait bien ce qu'elle faisait, la petite entêtée, en demandant ces pinsons, et ce n'était pas le premier nid qu'elle convoitait; elle avait trouvé, on ne savait où, à la cave ou au grenier, une vieille cage sale et noire, qu'elle avait essuyée, grattée, polie, et, cette cage mise en état, elle voulait l'utiliser.

Elle rapporta donc ses pinsons sans répondre à Justin, qui lui disait qu'elle ne saurait où les mettre; et, cinq minutes après sa rentrée à la maison, elle arriva dans la chambre du maître d'école, avec sa cage toute retentissante, et sa petite famille de pinsons emménagée.

Mais, alors, cela lui fit venir une idée, qui occupa longtemps son petit cerveau avant de se produire au jour; c'était de faire, pour la cage de frère Justin, ce qu'elle avait fait pour la cage de ses pinsons.

Seulement, il ne s'agissait plus là de frotter, de laver et de polir, il fallait changer le papier, changer les rideaux des fenêtres, changer les rideaux du lit.

La pauvre petite y mit un an; elle eut toutes sortes de caprices, et, comme Justin ne lui savait rien refuser, tantôt c'était dix sous pour un ruban qu'elle n'achetait pas, tantôt vingt sous pour un bout de dentelle qui restait chez la marchande; enfin, de dix sous en dix sous, de vingt sous en vingt sous elle amassa une somme de soixante-dix francs—dont quinze furent employés à mettre un petit papier gris-perle avec des roses bleues à la place de l'affreux papier terreux, crasseux, humide, qui attristait l'œil,—et cinquante-cinq, à acheter des rideaux de mousseline qui, faits par elle et sœur Céleste, devenue vers la fin sa complice, remplacèrent les rideaux de serge verte.

La métamorphose de la chambre s'opéra en une soirée, grâce à la complaisance d'un marchand de papier qui avait son fils dans la classe de Justin, et qui contribua à ce tour de passe-passe pour la pose du papier, que quatre ouvriers collèrent sur les murs, tandis que Justin faisait sauter les dandys et les coquettes de la barrière du Maine.

Quand frère Justin rentra, il crut qu'on avait fait un reposoir dans sa chambre; il voulut gronder, quereller, se plaindre: Mina lui présenta ses deux joues roses, et Justin ne sut plus que serrer l'enfant sur son cœur.

Et c'était ainsi que, degrés par degrés, cette triste maison rajeunissait et s'égayait, comme ses habitants s'étaient égayés et rajeunis.

Quand Mina en fut à ce point d'influence, elle déclara la guerre aux vieux livres de musique religieuse, et elle fit tant que Sébastien Bach, Palestrina, Haydn rentrèrent dans l'armoire, et que, pour remplacer ces illustres ancêtres qui avaient fait la joie de la jeunesse du maître d'école, Justin rentra un jour, tenant des fragments d'une partition d'opéra-comique, qu'il avait trouvés en bouquinant sur les quais.

Qui fut abasourdi? qui pensa à tomber à la renverse? Ce fut M. Muller, qui, en entrant un soir chez Justin, le trouva déchiffrant les principaux motifs du *Don Gulistan*, cette gaîté en trois actes.

Mais l'enfant déclara—probablement pour satisfaire sa vieille rancune contre le violoncelle—l'enfant déclara que les airs les plus gais lui semblaient lugubres sur cet instrument.

Eh bien, jugez à quel point le pauvre maître d'école avait la tête tournée, et était prêt à obéir aux caprices de cet enfant; elle fit tant de taquineries à Justin, à propos de son violoncelle,—et vous savez si le pauvre garçon aimait son instrument, mélancolique compagnon de sa vie mélancolique!—ce pouvoir tyrannique de la petite Mina fut tel sur lui, qu'elle le décida à renoncer au violoncelle!

Ah! ce fut un moment bien triste que celui où le pauvre Justin renferma son violoncelle dans la prison de bois à laquelle il était condamné à perpétuité.

Vous me direz qu'il lui restait trois soirs de la semaine pour jouer de la contrebasse à la barrière; mais cette musique, qui était pour le vieux maître d'école de la musique profane au premier degré, était loin de lui paraître une compensation suffisante à ce qu'il perdait en perdant Haydn, Palestrina et Sébastien Bach.

D'ailleurs, sans lui rien dire, Mina lui donnait la meilleure raison du droit qu'elle avait de lui imposer ce sacrifice.

Qu'était pour lui la musique?

La consolation de son ennui.

Qu'avait-il besoin de se distraire, puisqu'il ne s'ennuyait plus? d'être consolé, puisqu'il n'était plus triste?

N'était-elle pas la chanson vivante, elle?

Enfin, s'il est juste de dire, comme nous l'avons fait, que le malheur vient par troupes, il est vrai de dire aussi qu'un bonheur vient rarement seul.

Aussi, un soir d'automne, à la rentrée des classes, Justin ouvrit-il tout simplement aux deux battans la porte à la Fortune, qui entra.

Elle avait pris, la capricieuse déesse, la précise figure d'un notaire de la rue de la Harpe.

Vous me demanderez naïvement quelle figure il y avait donc des notaires rue de la Harpe.

Il n'y avait pas des notaires, il y avait un notaire.

Ce notaire se nommait maître Jardy.

Il avait deux fils, lesquels désiraient ardemment faire deux classes dans une seule année; autrement dit, sauter, l'année suivante, par-dessus la classe appelée la troisième, et passer de quatrième en seconde.

Justin étant occupé toute la journée, et les deux jeunes gens l'étant aussi, il ne fallait pas penser à des leçons de jour.

D'ailleurs, Justin ne pouvait renoncer à sa classe.

Ce qui convenait aux jeunes gens, c'étaient des leçons du soir,—trois par semaine, et de deux heures chacune.

Dans ces conditions, la chose allait merveilleusement à Justin!

Trois fois la semaine, il fallait danser à la barrière, et, ne pouvant plus jouer du violoncelle dans sa chambre, à cause de la défense à lui faite par son petit despote, il avait pris en grand amour cette occupation, qui lui permettait de serrer encore de temps en temps sa contrebasse contre son cœur.

Une contrebasse n'est pas un violoncelle; la musique de la guinguette n'était pas la musique de Beethoven; mais, on le sait, nous ne sommes pas dans ce monde pour voir éclore la fleur parfumée de tous nos désirs!

Justin offrit au notaire ses trois soirs de liberté.

Le notaire n'avait pas de préférence pour les jours pairs et impairs: au notaire de la rue de la Harpe n'a de loge ni à l'Opéra ni aux Italiens.

Les trois soirs de Justin furent les trois soirs de maître Jardy.

Le digne tabellion offrait cinquante francs par mois, et, au bout de l'année, un rappel de cinquante autres francs si ses deux fils étaient reçus en seconde.

Justin accepta; il s'engageait à forfait, moyennant cent francs par mois, à faire un miracle.

Il fut convenu que, dès le lendemain, maître Jardy enverrait ses deux fils.

La propreté de cette petite chambre de Justin avait surtout séduit le notaire.

Il avait répété deux fois:

—La charmante petite chambre que vous avez là, monsieur Pierre Justin Corby!...

En sa qualité de notaire, le magistrat de la rue de la Harpe ne faisait point grâce à ceux à qui il parlait d'un seul de leurs noms.

La charmante petite chambre que vous avez là! Il faudra que j'en fasse arranger une pareille à madame Jardy.

Et qui avait arrangé cette petite chambre, si avenante, qu'elle séduisait jusqu'au notaire? Mina, l'ange de la gaîté.

Aussi, le notaire parti, Justin, sans s'apercevoir que la petite fille courait sur ses quinze ans, la prit-il dans ses bras, et l'embrassa-t-il de toute la force de ses lèvres, en lui disant:

—Tu es mon bon génie, enfant! depuis que tu es entrée ici, le bonheur a fait son nid dans la maison.

Et il avait raison de dire cela, le brave jeune homme: c'était une véritable fée, un véritable génie, que cette petite fille avec sa baguette magique.

«Sa baguette magique? dira-t-on; vous ne nous en avez pas encore parlé.»

Au contraire, chers lecteurs! au contraire, lectrices amies! nous ne vous avons parlé que de cela.

Cette baguette magique, c'était la jeunesse!

(*A continuer.*) ALEX. DUMAS.

Excellent certificat.—M. Wm. S. Thumbert, citoyen haut placé de Baltimore, dit, en parlant de l'*Anodyne Cherry Expectorant* de Stabler que celui-ci le guérit à une époque où il était menacé d'une affection pulmonaire. Et les personnes qui ont recours [illegible] IMMÉDIATEMENT, cette maladie ne ferait pas tant de victimes. Il n'y a pas, contre ce mal, de meilleur remède que le Anodyne Cherry Expectorant de Stabler. [illegible] Prix 50 cents la bouteille ou six bouteilles pour $2 50.

E. H. STABLER & Co., Propriétaires, Pharmacien vendant en gros, Baltimore.
A vendre à la Nouvelle-Orléans, par J. WRIGHT & Co., agents pour la vente en gros, 151, rue de Chartres.
Aussi par F. KALTAYER & Robt. Mc'KACKEN, et, en détail, par tous les marchands dans tous les Etats-Unis. 15 juillet—2w

LES MEDECINES GRAEFENBERG.
LES MEDECINES GRAEFENBERG.
LES MEDECINES GRAEFENBERG.
LES MEDECINES GRAEFENBERG
LES MEDECINES GRAEFENBERG
MEDECINES GRAEFENBERG.

LES MEDECINES GRAEFENBERG sont reconnues partout comme les meilleures que puissent employer les familles. Les médecins les plus distingués les recommandent, et toutes les personnes qui les ont employées en garantissent l'efficacité.

On peut se procurer *gratis*, chez le soussigné, un pamphlet contenant une liste de plus de 60 maladies, les symptômes de ces maladies et le traitement qui doit être suivi.
J. WRIGHT & Co., 151, rue de Chartres.

Chez lequel on trouvera en tout temps un assortiment complet de ces remèdes. 25 jan—1an

Maladies bilieuses.

L'HYDROPIPER DU DR GEOHEGAN,

POSSÈDE des vertus merveilleuses contre les maladies provenant de la bile, contre la fièvre en frisson, lorsqu'on l'a mal combattue et contre les tristes effets de la quinine et autres drogues prises pendant et après une longue maladie. Ce remède triomphe des douleurs à la tête, à la figure et aux dents, de l'enflure aux pieds et aux jambes, sueurs nocturnes, des palpitations du cœur, de la grande faiblesse, des douleurs dans la partie inférieure du dos, dans les reins, [illegible] et tous les symptômes d'hydropisie et enfin vous rattache à la vie.

LES ENFANS FAIBLES ET DELICATS.

Pour les enfans faibles et délicats, ou qui sont sujets aux vers [illegible]

Raymond & Patton, No 74, rue Quatrième, Louisville, Ky., Agents pour la vente en général.

A vendre à la Nouvelle-Orléans, par les agens, JARVIS & WOODMAN, coin Magasin et Commune. Et J. WRIGHT & Co, No 151, rue de Chartres.

Décédée hier à 2 heures P. M. demoiselle CLÉMENTINE FAURIE, à l'âge de 26 ans.—Son convoi et enterrement aura lieu cette après-midi à 5 1/2 heures et partira de sa dernière demeure rue Bourbon No 88. Ses amis et connaissances et ceux de sa famille sont priés d'y assister sans autre invitation.

PERDU.—On a perdu samedi soir, entre 7 et 8 heures, de l'encoignure Esplanade et Royale jusqu'à la gare du chemin de fer Pontchartrain, deux grosses clefs dans un petit sac de velours noir. La personne qui les a trouvées est priée de les apporter au bureau de l'*Abeille*, où elle recevra une récompense. 24 juil—3t

Bureau de la Compagnie du chemin de fer de Pontchartrain.
Nouvelle-Orléans, 20 juillet 1854.

DES livres de souscription au capital additionnel de cette Compagnie (telle qu'elle a été créée par un acte de la Législature du 27 avril 1853, pour l'extension du chemin de fer à la Mobile), ont été ouverts AUJOURD'HUI, au bureau de la Compagnie dans la rue Victoire, près du dépôt. Le Maire ayant consenti à la somme de un million cinq cent mille piastres, au nom de la ville de la Nouvelle-Orléans, la balance du dit capital pour l'extension, peut maintenant être prise par le public aux conditions suivantes, savoir:
Dix pour cent payable en souscrivant.
La balance payable en versements n'excédant pas 30 pour cent par an. Il ne sera demandé de versements qu'après soixante jours d'avis dans deux ou plusieurs journaux de la ville. Les livres resteront ouverts jusqu'au 1er septembre, 1854, à moins que l'on ne souscrive au stock avant cette époque.
Des livres de souscriptions seront également ouverts à la Baie St Louis, à la Passe Christian, à Biloxi, à Mississipi City, à Pascagoula et à la Mobile.
P. H. GOODWYN, Secrétaire.
24 juil—jusq.1r sept.

COLLEGE DE ST JOSEPH, Bardstown, Ky.

UN professeur attaché à cette institution se trouve maintenant au Sud et partira pour Bardstown vers le 20 août. Il sera heureux d'accompagner les élèves qui désireraient y entrer et seraient prêts à cette époque. M. J. B. Busel, No 60, rue du Camp, est l'agent du collége, ainsi que M. W. H. Hill, au coin des rues Commune et Baronne.
CONDITIONS:
Nourriture, logement, chauffage, éclairage et enseignement, le tout compris .... $153 par an
Pas de prix extra, excepté l'enseignement de la chimie et la philosophie naturelle qui se payera $10 par an. 22 juillet—jusq 20 août

HOTEL DELMONICO, 25, Broadway, New-York.

Le bruit ayant couru, depuis la vente de l'édifice, que le soussigné avait vendu son Hotel, il annonce à ses amis que tel n'est pas le cas. La vente a été faite sujette au bail du soussigné et ce bail n'est pas encore expiré.
L'établissement a été et est encore ouvert et est prêt à recevoir les pensionnaires. Le soussigné en a la surveillance, comme par le passé.
22 jun—1m E. DELMONICO.

UNE personne de confiance désirerait s'employer, dans une bonne maison, comme femme de chambre, ou compagne d'une dame âgée. Elle fournirait les renseignements nécessaires. S'adresser rue Rampart, No 122. 22 juil—2t

BOTTES, SOULIERS ET CHAPEAUX.—En magasin—Le soussigné a constamment en magasin un assortiment complet de Bottes, Souliers et Chapeaux, pour le commerce de la ville et des campagnes, à des conditions très libérales.
J. HOBBS & Co.
22 juil—2 12 et 14 rue de la Douane.

CHANGE sur Paris, à vendre par GRATIAA, COMMAGERE & Co. 22 juillet 20, rue Douane

Demande.

UN homme parfaitement recommandé et bien entendu dans la fabrication des liqueurs telles que Cognac et Genièvre, trouvera de l'emploi en s'adressant au No 15, rue St Louis, entre Chartres et Levée. 22 juil QUEYROUZE & LANGSDORFF.

NOUVELLEMENT reçu par la barque Sent, rue Viva, de Barcelone—27 caisses bouchons superfins, à vendre par QUEYROUZE & LANGSDORFF, 13 et 15, rue St-Louis. 22 juil—4

CIGARES.—1,000,000 Regalia, Media Regalia, Principe, Cazadores, Londres &c. des meilleures marques, en magasin et à vendre par S DE VISSER & CO, 96, Vieille Levée

SUCRE des Havane—760 boîtes sucre blanc et brut, à vendre par S. DE VISSER & CO, 96, Vieille Levée.

EN débarquement du navire Townsend Jones, venant de Bordeaux—40 caisses fruits à l'eau-de-vie, à vendre par LANATA, GARDOLFO & Co, 9 et 10, rue Jefferson.

ATTENDU par les navires venant de Bordeaux: Le Stella—30 barriques vin rouge. L'Eugénie—112 barriques vin rouge. A vendre à livrer par BOYER FRERES, V. BENQUET & Co. 21jt Encoig. Moreau et Mandeville, 3e District.

A VENDRE.

UNE NEGRESSE créole, âgée de 21 ans, parfaite cuisinière à la mode française, bien recommandée et parfaitement garantie. S'adresser au No 6, rue de la Douane, chez J. B. DERREY, Courtier.

SUCRE de la Havane—Sucre blanc, jaune, et brut, en magasin et à vendre par MORENO FRERES, 34 rue Vieille Levée.

TABAC en feuilles de la Havane—de la nouvelle récolte. Reçu dernièrement un lot de choix pour capes et tripes, à vendre par MORENO FRERES, 34, Vieille Levée.

CONSERVES de la Havane—De la célèbre manufacture La Dominante, reçues et à vendre par MORENO FRERES, 34 rue Vieille Levée.

POUR LES ATTAKAPAS ET LES OPELOUSAS.

Ligne express de l'Eclair (Lighting), sur la route de la malle des Etats-Unis, No 7719.

CETTE ligne venant d'être nouvellement installée et disposée de manière à satisfaire les voyageurs des Attakapas et des Opelousas, partira de Donaldsonville tous les mardis, jeudis et samedis, à 7 heures du matin et sera servie par des voitures à quatre chevaux. Elle se reliera au bateau à vapeur FRANCIS JONES, qui tire peu d'eau, est installé à recevoir convenablement des passagers et doit faire le trajet de la Maison du Lac sur le lac Verret, à la Nouvelle-Ibérie; puis, les passagers seront transportés de là à Washington en voitures à quatre roues. Au retour, le départ aura lieu de Washington les samedis, mardis et jeudis, à 7 heures du matin.
M. Price espère, par l'attention qu'il portera au comfort des passagers, mériter le patronage du public. Les officiers du steamboat *Francis Jones* surveilleront attentivement à ce que les malles soient délivrées à leur destination.
Pour plus amples informations, s'adresser à M. Prince, à l'Hôtel de Prince, à Donaldsonville.
J. B. PRICE, Propriétaire.
Franklin, 5 juillet 1854. 10juillet—3m

Compagnie du Gaz de la Nouvelle-Orléans, 12 juin 1854.

LES Directeurs de cette Compagnie ont déclaré un dividende, sur les profits, de 5 pour cent, payable aux actionnaires ou leurs représentans légaux, à partir du 1er juillet prochain.
14 jn—1m R. O. J. TISDALE, Trésorier

Compagnie de la Presse à coton de la Levée.

UN dividende de dix pour cent a été déclaré aujourd'hui et sera payé immédiatement.
Nouvelle-Orléans, 3 juillet 1854.
4 jul—1m F. J. FORSTALL, secrétaire

Petite Maison à louer à Mandeville, en face du wharf. S'adresser à M. GUBERT, à Mandeville, ou à EUG. DECHAMPS, rue Condé No 67. 7 juil

A LOUER

Le magasin à quatre étages, No 44, rue de Chartres. S'adresser à Paul Tulane & Co, No 41, rue de Chartres. 1 juil—2m

CENTRIFUGE OU TURBINE.

A VENDRE une MACHINE CENTRIFUGE ou TURBINE, s'adresser à ROMAN & KERNION, No 2 Front Levée. 13 juil—10

VINCENT,

CONFISEUR, encoignure Canal et Carondelet.

Le magnifique salon de Glaces attaché au nouvel établissement de VINCENT, encoignure des rues Canal et Carondelet, continue à jouir de la vogue. [illegible]

AVIS.

La société existant entre NORTH FRERES & Co, est dissoute en ce jour, M. Harvey North se retirant. Les autres associés sont chargés de la liquidation et continueront les affaires au même local, sous la raison NORTH, SMEDES & Co.
WM. H. NORTH,
E. B. SMEDES,
ALEX. DUTHIL,
VICTOR FAISANS.
Nouvelle-Orléans, 1er juillet 1854. 4 jul—1m

INSTITUT JACKSON, Rue St Louis, entre Bourgogne et Remparts, No. 179.

MM. Jeanin & Latorre ont l'honneur d'annoncer aux parents que l'ouverture de leur établissement aura lieu lundi 3 juillet. [illegible]

MUSIQUE—MUSIQUE.

LE soussigné prévient les Amateurs de musique qu'il vient de recevoir par le navire Monmouth, du Havre, un superbe assortiment de musique nouvelle.
L'Etoile du Nord, par MEYERBEER.
Le Nabab, par HALEVY.
Colette, par CADAUX.
Et autres nouveautés pour chant.
AUSSI—Tous les Quadrilles, Valses, Polkas sur ces mêmes opéras.
AUSSI—Un joli choix de nouvelles romances pour piano, en vente chez T. E. BENOIT, 72, rue de Chartres.

FABRIQUE DE BI-SULFITE DE CHAUX.

AYANT pris la direction de la Raffinerie Carondelet, nous faisons savoir aux personnes que cela peut intéresser et particulièrement aux Planteurs sucriers et aux Négociants chargés de leurs affaires, que nous serons prêts de bonne heure à leur fournir du *Bi-sulfite de Chaux*. [illegible]

EDW. SHIFF & Co, No 123, rue Commune.

BISULFITE DE CHAUX.

OSCAR ROBIN, chimiste, a l'honneur d'annoncer aux personnes intéressées à la fabrication du sucre qu'il a établi avec plein succès, une fabrique de Bisulfite de chaux. [illegible]

Charbon Anthracite. Red ash et Pittsburg, première qualité, à vendre en gros et en détail au plus bas prix du cours, au No 119 Passage de la Bourse, entre St Louis et Conti. 8 juillet—1m

BRIQUES à feu de Liverpool, première qualité, à vendre en gros et en détail au plus bas prix du cours au No 119 Passage de la Bourse entre St Louis et Conti. 8 juillet—1m

AVIS IMPORTANT.

LA HUITIEME MERVEILLE DU MONDE.

PREPARATION INDIENNE pour préserver la chute, fortifier et activer la croissance des cheveux. [illegible]

Compagnie du Grand Chemin de fer de la Nlle-Orléans, des Opelousas et de l'Ouest.

A PARTIR de dimanche, 18 du courant, des trains parcourront tous les jours, jusqu'à nouvel ordre, la distance (12 milles) entre Alger et le Bayou des Allemands. Les heures de départ sont comme suit:
LES DIMANCHES
Le train partira d'Alger pour le Bayou des Allemands à 6 heures du matin.
D'Alger pour le Bayou des Allemands à 10 h. du m.
D'Alger au Bayou des Allemands à 4 1/2 h du soir.
Le train partira du Bayou des Allemands pour Alger à 6 heures et demie du matin.
Du Bayou des Allemands pour Alger, à 1 h. ap. m.
Du Bayou des Allemands pour Alger, 5 h. après m.
PENDANT LA SEMAINE.
Le train partira d'Alger pour le Bayou des Allemands, à 8 heures du matin; et à 4 heures et demie de l'après-midi.
Le train partira du Bayou des Allemands pour Alger à 6 heures et demie du matin; et à 5 heures de l'après-midi.
Prix: 75 cts pour aller et autant pour revenir.—Billet d'excursion ne pouvant servir que le jour pour lequel il a été émis .... $1. 00.
Le train partira de Gretna un quart d'heure plus tard que d'Alger. 17 juin

Grand Chemin de fer de la Nouvelle-Orléans, de Jackson et du Nord.

Changement des heures de départ.

UN train d'excursion consistant en deux wagons de seconde classe pour les passagers et trois wagons découverts ayant des sièges et des tentes, partira du dépôt, au coin des rues Calliope et Solis, dimanche prochain et les dimanches suivans, à 10 heures du matin et à 4 heures de l'après-midi, pour le bayou Labranche, à 20 milles, et sera de retour à midi et demi et 5 heures et demie de l'après-midi. [illegible]

HOPITAL DE LA RUE DU CIRQUE, No. 96,

Entre les rues Perdido et Poydras.

CET établissement est maintenant dirigé par les Drs. A. MERCIER, No 159, rue du Canal, J. A. BRADBURY, à l'hôpital.
Chambres pour les personnes blanches et les personnes de couleur libres...... $1 à 5 par jour.
Chambres pour les esclaves...... $1
Salles pour les esclaves...... $1
Une pharmacie bien approvisionnée est attachée à l'établissement.
Les ordonnances des médecins sont exécutées avec soin. 1er juil

INSTITUTION DE Mme DESRAYAUX.

LA maison a été, à Passe Christian, est ouverte à dater de ce jour. [illegible]

LE DOCTEUR BOUDANEZ,

Ancien externe des Hôpitaux et Hospices civils de Paris,

ARRIVÉ récemment à la Nouvelle-Orléans, informe les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, qu'il a fixé son domicile rue de la Douane, No 160, entre Dauphine et Bourgogne. Consultations: de 3 à 4 heures tous les jours, excepté le dimanche.

Osnaburgs coton.

54 BALLES Osnaburgs coton 7/8, de la manufacture Lauderdale, Alabama, à vendre par O. B. GRAHAM, 26 rue Gravier. 11 juil—12

LIBRAIRIE FRANÇAISE, Vve HEBERT & Cie., 149, RUE DE CHARTRES.

NOUVEAUTÉS reçues par le navire St Nicolas, et le steamer Star of the South.
Mémoires de Mme Lafarge.
Heures de Prison de Mme Lafarge.
Villemain—Souvenirs Contemporains.
Alfred Sudre—Histoire de la Souveraineté.
Lavallée—La Chasse au Tir.
Doctrine Saint-Simonienne.
De Beiloy—Le Chevalier d'Al.
Sterne—Tristram Shandy.
BROCHURES.
Pris au piège!
Les Chasseurs de Chevelures.
Le Brasseur d'Images.
D'Artagnan le Mousquetaire, et
Le Compagnon de la Mort, &c &c. 7 juil—10

JOURNAUX DE MODES. V. HEBERT & Cie. 149, rue de Chartres.

AVIS AUX DAMES.

NOUS avons l'honneur d'informer les dames qui ont souscrit au Conseiller des Dames ou au Moniteur des Demoiselles, et que nous n'avions pu encore servir—que nous venons de recevoir ces deux journaux jusqu'au mois de mai inclusivement.

PAPIERS PEINTS!! BORDURES—CIELS DE LIT. Devants de Cheminées. V. HEBERT & Co,

ONT l'honneur de rappeler aux propriétaires de la Nlle-Orléans et de la Louisiane, que leur magasin est constamment des mieux assorti, en

Papiers peints français.

BON goût des dessins la bonne qualité Et le GRAND BON MARCHÉ

PAPIERS PEINTS. DELCROIX, No 106, rue de Chartres,

VIENT de recevoir de France par les navires ARMAND, WURTEMBERG, etc. etc, un vaste assortiment de papiers peints de tous genres. [illegible]

HOTEL DES CHENES VERTS, Biloxi (Mississippi).

CETTE magnifique résidence d'été, si bien connue dans le Sud-Ouest, sous la direction de Mme ELIZABETH PRADAT et de son fils JOHN B. PRADAT, située à environ un mille du village de Biloxi, sera ouvert aux visiteurs le 1er Juin. [illegible]

Dissolution de Société.

LA société existant en cette ville sous la raison OLIVIER & BAQUIÉ est dissoute, ce jour, par l'expiration du temps limité. [illegible] AUG. BAQUIÉ.

CHAS. A. BARRIERE & FRERE, 20, RUE DE CHARTRES.

CHEMISES de toile, manufacture de Paris, [illegible]

Abillements d'Hommes, POUR L'ETE, 36 rue de Chartres.

NOUS recevons par les steamships Star of the South et Orizaba—Un nouvel assortiment de confections d'été pour hommes et enfans. LAGAY & LECANU, 36 rue de Chartres. 5 mai

HABILLEMENS D'ENFANS, 36, rue de Chartres. MARCHANDISES NOUVELLES.

NOUS recevons par les derniers arrivages de France et du Nord, notre assortiment de confections d'été pour enfans et jeunes gens, sur lequel nous appelons l'attention des familles en général. LAGAY & LECANU, 36, rue de Chartres. 1er av

MARCHANDISES NOUVELLES Reçues par le Crescent-City. LAGAY & LECANU, 36, rue Chartres.

VIENNENT de recevoir par les derniers arrivages de France et du Nord: Le complément de leurs *confections d'été* pour hommes et enfans, comprenant tous les derniers genres, qu'ils offrent en vente à très bas prix. 15 mai

VETEMENS D'HOMMES Pour l'été.

LAGAY & LECANU, 36, rue de Chartres, viennent de recevoir de France et du Nord, leur assortiment de confections d'été pour hommes, qu'ils offrent en vente à très bas prix. 1er av

Almanac d'Adresses, (Directory) pour 1855. AUX PLANTEURS.

LE Directory de R. & A. Cohen pour 1855, apprendra la position de toutes les plantations de la Louisiane et du Mississippi. Le compilateur M. R. W. Cohen, fait tous ses efforts pour obtenir les renseignements nécessaires des commissionnaires et maîtres de poste des deux Etats. [illegible]

CHROMO-DUROPHANE SICATIF BRILLANT,

Pour la mise en couleur des appartements en toutes nuances,

SANS FROTTAGE.

CE produit, inventé par le célèbre chimiste Viard, de Paris, a eu, depuis plusieurs années, un grand succès en France et à l'étranger. [illegible]
Seul dépôt à la Nouvelle-Orléans, rue Bourbon No 184, chez E. MOTIEE, peintre.

Garçonnière à la Baie St-Louis, tenue par T. MEILLEUR.

CET établissement est maintenant prêt à recevoir des pensionnaires et le propriétaire vient d'y effectuer bon nombre d'améliorations. [illegible]

UN REMEDE SUR!!

POUR la guérison des maladies vénériennes, [illegible]
A vendre seulement à la pharmacie de L. GAMOTIS, encoignure Remparts et Toulouse.

J. CASBERGUE, —MARCHAND TAILLEUR,— No 77 Rue St-Charles, No 77 Entre celles Union et Perdido.

INFORME sa clientelle et le public en général qu'il vient de recevoir une partie de ses marchandises pour le Printemps, consistant en:
Coutils couleur et blanc,
Piqué couleur pour gilets,
Merinos noir pour habits et pantalons,
Montpensier noir (étoffe nouvelle) pour redingotes et pantalons
Les prix sont très modérés. J. CASBERGUE.